***A propos de la contribution de Jean Lavoué au colloque du 1er et 2 avril à Nantes intitulé Hélène et René Guy Cadou, poètes, par Robert Duguet***

**Avertissement : ces notes ont été rédigées à la lecture de la contribution de Jean Lavoué, poète et essayiste, au colloque, tout en s’inspirant du livre très important de l’auteur *« Voix de Bretagne »* : cet ouvrage est consacré aux poètes de culture celte : Michel le Bris, Armand Robin, Yann-Franch Kemener, Angela Duval, Guillevic, Jean Sulivan, René Guy Cadou, Max Jacob, Georges Perros, Xavier Graal. Il y démontre, comment des auteurs à l’origine catholiques fervents, sauf Cadou qui est appartient fondamentalement à la culture laïque, évolue sur le terrain de l’art, vers des formes de panthéïsme. Je ne peux que conseiller vivement de lire cet ouvrage.** **Cette analyse vient d’un écrivain, qui n’a pas je pense la culture philosophique matérialiste qui est la mienne et qui, en fait, partage mon analyse sur le panthéïsme de Cadou.** (1)

Le terme de spiritualité, appliquée au message que l’on peut tirer de la poésie de Cadou, est impropre à mon sens, car il est trop connoté par des références religieuses. Au-delà de la théologie, il est globalement circonscrit à ce qui relève de l’école bergsonienne puis du personnalisme et de l’existentialisme chrétien. J’ai fait une recherche avec le moteur du logiciel Word sur *« poésie, la vie entière »*, l’adjectif qualificatif *« spirituel »* ou le terme *« spiritualité »* n’apparait nulle part. Dans *« Usage Interne »* qui sont des notes sur le métier de poète ou dans *« Le Miroir d’Orphée »*, diverses communications sur la poésie et les poètes, il n’y est pas employé. Une seule fois, dans *Guillaume Apollinaire ou l’Artilleur de Metz*, Cadou utilise l’adjectif *« spirituel »,* à juste titre dans un sens religieux, puisqu’il parle de la foi de Max Jacob. Il s’agit du prosélytisme de Max que René ne partageait pas. J’entends bien le sens que Jean Lavoué lui donne : *«*[ce] *qui se tient intégralement dans les limites de cette terre même si les doigts d’une présence mystérieuse s’y trouvent également gravés »* ou encore *« la source spirituelle pour Cadou naît du sol, de la beauté de la nature et du monde. Son Dieu est une force végétale. ».*

Il faudrait inventer un nouveau concept pour en rendre compte ou mieux, revenir à l’héritage que Cadou assume, celui du romantisme allemand, qui transite chez lui par Guillaume Apollinaire : c’est la *Weltanschauung,* ou *Conception du monde*. Le grand poète Heinrich Heine sera un ami personnel de Karl Marx. Alors que le romantisme français est très marqué à l’origine par le catholicisme romain – Hugo prendra vite ses distances - les intellectuels allemands sont davantage influencés par la religion réformée depuis le XVIème siècle. La pratique du libre examen n’est jamais qu’une forme de la liberté de conscience.

De plus, chez Cadou sa conception du monde ne va pas à la généralisation philosophique, parce qu’il sait que cette démarche tue l’émotion poétique. *« La philosophie est l’hôpital de la poésie »*, écrit-il. Elle s’exprime par la force des images. D’ailleurs il envoie promener aussi bien Maritain, Mounier et les échanges avec Bouhier sur le matérialisme historique *« l’emmerdent ».* Dans une discussion avec Rousselot sur Milosz, il rejette l’aspect métaphysique que son ami défend, qui pour lui est parfaitement superfétatoire. L’image ou l’association des images d’où jaillit l’émotion poétique suffit, au-delà le lecteur du poème en fait son propre miel : libre à lui d’en méditer la conception du monde qu’elle porte.

Mêler aux accents panthéistes de la pensée de Cadou une référence à Teilhard de Chardin ne me semble pas juste. De ses compétences scientifiques en paléontologie, en géologie il dégage dans *le Phénomène humain* une histoire de l’évolution jusqu’au système nerveux humain, qui est le stade le plus évolué, où matière et esprit sont les deux faces d’une même réalité. Toutefois il n’est pas du tout pour moi dans le prolongement du panthéisme de Spinoza. Teilhard écrit souvent : *« Tout ce qui monte converge »* du stade alpha de la matière à l’oméga. La spiritualisation de la matière trouve son accomplissement dans le point Omega, le Christ. Aussi élaborée que fut la conception teilhardienne lorsqu’elle s’appuie sur les données de la connaissance scientifique, dans ses conclusions le jésuite qu’il est revient à la vieille conception *« vitaliste »* du théologien Thomas d’Acquin (XIIIème siècle), pour qui la matière est habitée par un principe divin transcendant l’espèce humaine. Son point Omega sauve le Christianisme comme religion révélée. La conception de Spinoza rejette la transcendance : elle est fondée sur l’ *« unité de la substance »*, débouche sur l’éthique, déjà une conception du monde séparant le religieux et le politique et sur le matérialisme des Lumières. C’est ce qui lui valut d’être chassé par sa propre communauté d’origine. Et c’est là qu’on retrouve la culture laïque qui est au cœur du spinozisme.

Lors d’une manifestation culturelle sur Cadou à Troyes fin 1981 où j’étais allé chanter, j’ai eu la chance de parler assez longuement avec Hélène sur cette question : je rappelle qu’elle avait une formation philosophique, qu’elle avait étudié Spinoza, et qu’on a été amené à aborder la question du panthéisme dans la poésie de René. Toutefois c’est une réflexion dont elle reconnaissait le bien fondé, mais qui la gênait. Simplement parce que ses propres convictions fondées sur un acte de foi l’empêchaient de poursuivre. Elle avait même ajouté, avec gentillesse et sans s’offusquer des idées que je défendais, qu’un jour la Révélation me frapperait. Diable ! Je n’ai toujours pas emprunté mon chemin de Damas ! En fait Hélène était chrétienne, en tant que croyante à une vérité révélée. Il y a des références à l’évangile de Jean en particulier dans *« En ce visage l’avenir ».* Quant à la citation d’Hélène reprise dans la contribution de Jean Lavoué sur la culture laïque, j’y vois une interprétation sujette à caution des positions de René :

*« Il était très laïque et en même temps très chrétien. C'était même, précise-t-elle, l'instituteur laïque qui apportait le vrai sens de la chrétienté. Les gens étaient ébahis. Dans un sens, il les a convertis. Ils sont tous venus à lui alors que l'instituteur [en ce temps-là, pour eux] c'était le diable. [Or là c'était] un homme parmi les hommes... »*

Dans mon livre, j’ai développé une argumentation sur cette génération d’instituteurs à laquelle appartenait Georges Cadou son père, revenue de l’épreuve du feu avec des convictions fondées sur la liberté absolue de conscience, un attachement à la transmission des connaissances, y compris l’adhésion à de nouvelles méthodes pédagogiques, et faisant de la devise de Victor Hugo *« l’Etat chez lui ! l’Eglise chez elle ! »* leur éthique. Dans cette corporation des *« Hussards noirs »,* beaucoup rejettent l’anticléricalisme des Radicaux-socialistes qui, outre qu’il n’est pas respectueux de la liberté de conscience des croyants, sert à dresser une paysannerie catholique contre le prolétariat. Georges Cadou était parfaitement intégré et respecté par sa tolérance laïque et les services qu’il rendait aux élèves en difficulté au-delà de ses obligations professionnelles. Ajoutons ses engagements locaux. C’est une génération où l’instituteur est fréquemment secrétaire de mairie ou élu municipal : la laïcité s’incarne dans le grand corps de la République jusqu’à la dernière bourgade de campagne. René avait la même rigueur à Louisfert, toutefois avec Sylvain Chiffoleau à Nantes il lui arrivait de brocarder un ensoutané. C’était Cadou. Je pense qu’Hélène projette sur René ses propres convictions religieuses. On peut se permettre de le dire aujourd’hui, ce qui n’infirme en rien le travail qu’elle a produit pour faire connaître et défendre l’œuvre de son mari.

A propos des *« allégories »* chrétiennes, je cite Jean Lavoué :

*« Ses nombreuses références aux personnages de l’Évangile participent donc de cette « allégorie », comme le dit Robert Duguet, ou encore de cette transfiguration poétique d’un réel dont l’homme, et particulièrement le poète, serait le célébrant : une sorte de vision cosmique à laquelle le moindre être, la moindre chose participent, et particulièrement l’amour d’Hélène. »*

Je précise que le terme d’allégorie est utilisé par Cadou lui-même à propos d’une toile peinte par un de ses amis, représentant le Christ et apposé dans la maison du poète à Louisfert. (Il faudrait retrouver la référence épistolaire, je l’ai croisée en écrivant mon livre, mais je ne la retrouve pas).

Entre Cadou le celte et Camus le méditerranéen il y a effectivement des connivences : *« Noces », « l’été », « le Femme adultère »* dans *« l’Exil et le Royaume »* sont des proses poétiques célébrant l’homme fusionnant avec le règne végétal et minéral, l’union du corps et de l’esprit, réalisant le seul bonheur possible. Camus écrira, transformant la parole du Christ dans les évangiles, *« tout mon royaume est de ce monde. »* Le dernier recueil de René s’appelle *« les Biens de ce monde ».* La création littéraire ou poétique ne prend une valeur que si elle prend ancrage sur ce mouvement qui va des intuitions panthéistes vers la fraternité. Camus disait dans son discours de réception du prix Nobel :

*« L’art n’est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d’émouvoir le plus grand nombre d’hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l’artiste à ne pas s’isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d’artiste parce qu’il se sentait différent, apprend bien vite qu’il ne nourrira son art, et sa différence, qu’en avouant sa ressemblance avec tous. »*

C’est une conception qui est très proche de la fonction que remplit le poète :

*« Je n’ai pas écrit ce livre. Il m’a été dicté au long des mois par une voix souveraine et je n’ai fait qu’enregistrer, comme un muet, l’écho durable qui frappait à coups redoublés l’obscur tympan du monde. La parole m’a été accordée par surcroît, afin de retransmettre quelques-unes de ces étonnantes vibrations, quelques-unes de ces mystérieuses palabres qu’il nous est donné d’intercepter, parfois, dans les couloirs de la détresse. »* (Préface d’Hélène ou le Règne végétal)

Les interrogations qui me poursuivent depuis de si longues années sur le thème traité dans mon livre *« une histoire de fleurs rouges entre les hommes »,* ont trouvé dans les *« Voix de Bretagne, le Chant des pauvres »* de Jean Lavoué un horizon plus large qui s’étend à toute une culture littéraire celte. Ce que l’Eglise dans la période ancienne de constitution de sa domination avait combattu comme un *« paganisme ».* Dans cette Bretagne où le catholicisme romain a régné, voulu sonder les cœurs et les reins pour imposer la condamnation des biens de ce monde, le vieil anticléricalisme celte est toujours là. J’ai rappelé dans mon livre, et Jean Lavoué l’a repris aussi dans son livre la condamnation papale du Syllabus de décembre 1864. Le pape Pie IX, après s’être adapté à la démocratisation des sociétés européennes, s’effraie sur la question sociale devant les révolutions de 1848 et l’Eglise se donne alors au bonapartisme et à la réaction. La première erreur, dit le pape, dans laquelle le peuple de Dieu ne doit pas tomber est la suivante :

*« Il n’existe aucun Être divin, parfait dans sa sagesse et sa providence, qui soit distinct de l’universalité des choses, et par conséquent assujetti aux changements : Dieu, par cela même, se fait dans l’homme et dans le monde, et tous les Êtres sont Dieu et ont la propre substance de Dieu. Dieu ainsi est ainsi une seule et même chose avec le monde, et conséquemment l’esprit avec la matière, la nécessité avec la liberté, le vrai avec le faux, le bien avec le mal, et le juste avec l’injuste. »* (Article 1)

Très bonne définition de *« l’hérésie »* panthéiste par le pape. Dans un échange de courrier Jean Lavoué m’avait répondu :

*« Quelle meilleure condamnation de la poésie bretonne et de son inspiration profonde, pélagienne et celtique, appelée pourtant à une si belle postérité au XXème siècle ! D’Armand Robin à Guillevic en passant par Cadou et Xavier Grall… Merci de cette référence précieuse qui décrit assez précisément la conviction intime de tous ces auteurs même s’ils sont venus, pour la plupart, d’un catholicisme fervent… »*

Jean Lavoué souligne chez Xavier Grall l’hommage qu’il rend à celui qui avait abandonné *« le christianisme pontifical pour le christianisme de la race humaine »* (*Paroles d’un croyant*) :

*« Il y a une tempête dans la philosophie de Lamennais. Il y a cette fureur, il y a une générosité de la houle. Il y a ce souffle d’Armorique. Ingratitude des temps !... Et c’est pour cela aussi que je poursuivrai mon propos, que je m’acharnerai à élever cette stèle à la gloire de ce damné qui fut enseveli dans une fosse commune du Père Lachaise, par un matin de mars, de longs manteaux et de longues tristesses. La police avait chassé le peuple loin de son ensevelissement. Ce prêtre faisait peur ! »* (*Les Vents m’ont dit*, Pour Féli, Editions du Cerf, Paris 1982.)

Et Marceau Pivert dans les derniers mois de sa vie, alors qu’il était engagé en 1958 dans son dernier combat contre le système colonial, lui le laïque et l’anticlérical, voit dans l’engagement de militants venus du Christianisme social qui le rejoignent, le *« bonnet rouge de Lamennais planté sur la croix »…*

Pour ma part ce que j’ai essayé de restituer dans mon étude, c’est cette formidable unité chez Cadou de l’homme et de l’œuvre. Lorsque commence l’aventure de Rochefort, Bérimont disait qu’en 1941, la poésie *« cette dignité de l’homme »,* n’existait plus. Rochefort revendique la liberté absolue de créer et n’accepte aucun manifeste, codification définitive, à l’instar du surréalisme. Que le groupe de copains qui buvaient ferme, parfois en chantant *« le Père Dupanloup »* et discutaient jusqu’à quatre heures du matin de l’avenir de la poésie, tout en l’écrivant, en aient eu conscience ou pas, ils ont défendu des aspirations contre de puissantes forces sociales ou religieuses. N’oublions pas cela, et c’est souligné par Bérimont qui était croyant, l’Eglise est à Vichy. Si l’on veut comprendre cette mise à distance, chez Cadou ou chez les poètes dont Jean Lavoué parle dans ses *« Voix de Bretagne, Le Chant des pauvres »,* à l’encontre de l’appareil clérical, cette quête d’un *« christianisme de la race humaine »*, il faut aller à ce conflit profond qui n’en finit pas de resurgir.

Le poète écrit à la Libération que celui qui est, ni du côté de l’Eglise, ni du côté du PCF, n’a aucune chance d’être publié grand public. On oublie que Cadou existe dans des circonstances historiques exceptionnelles. Il a marqué une empreinte décisive sur l’esprit de Rochefort, dans le contexte d’une résistance littéraire au régime de Vichy, a affirmé une indépendance de pensée vis-à-vis de tous ceux qui voulaient bâillonner la liberté de création. Cela concerne aussi bien les émules de la poésie nationale *« pieusement enroulée autour d'un bâton de Maréchal »*, dira Luc Bérimont (Intervention au colloque de 1981 à Nantes), que la défense par Aragon et *Les Lettres Françaises* du réalisme prolétarien. Lorsque Jean Bouhier revient de ses engagements *« communistes »*, en 1955 il tente de faire revivre l’esprit de Rochefort et s’entoure de jeunes poètes comme Marc Alyn. C’est Pierre Daix, collaborateur direct d’Aragon, alors que Cadou est mort depuis quatre ans, qui écrit un article non contre Bouhier mais contre l’esthétique de Cadou dans *les Lettres Françaises*. Christian Moncelet en vient à s’étonner dans sa rigoureuse biographie que dans les différents anniversaires ou colloques qui vont célébrer Cadou après sa mort ; comment une poésie fraternelle ait pu susciter de tels règlements de compte entre ceux qui s’en réclamaient. Ainsi un homme comme René Lacôte, poète et journaliste à la botte d’Aragon, sèmera bien des graines de discorde et prononcera des excommunications majeures.

En 1851, Victor Hugo, pressentant la montée du bonapartisme, s’opposait à la loi Falloux qui allait imposer de faire passer l’enseignement primaire sous la coupe du clergé. S’adressant à ce très vieux parti, qui avait dix-huit siècles d’état de service, *« le parti clérical »*, il disait à la tribune de la chambre :

*« …Tout ce qui a été écrit, trouvé, rêvé, déduit, imaginé, illuminé, inventé par les génies, le trésor de la civilisation, l’héritage séculaire des générations, le patrimoine commun des intelligences, vous le rejetez ! Si le cerveau de l’humanité était là devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la page d’un livre, vous y feriez des ratures, convenez-en ! »*

Au XXème siècle, le stalinisme a fait aussi bien que l’inquisition. Et le travail de deuil, qu’Aragon a commencé avec *le Roman Inachevé* après 1955, où il retrouve les accents d’un grand poète lyrique, ce qu’il est, ne l’exonère pas de son soutien à des crimes contre la pensée libre. Il porte toujours la responsabilité d’avoir tenu pour quantité négligeable et mis sous le boisseau le message des poètes de Rochefort.

***Notes :***

(1)*Voix de Bretagne*, Jean Lavoué, Edition *l’Enfance de arbres,* 2021